

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 29

Artikel: A l'eau !
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198255>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienna, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A l'eau !

Nous voilà depuis huit jours dans les chaleurs de la canicule. A l'ombre de la Cathédrale aussi bien que dans les appartements les mieux garantis contre les ardeurs solaires, le thermomètre oscille entre 31 et 35° centigrades. Les rues sont désertes. Tous les fortunés de ce monde qui peuvent s'accorder des vacances sont allés à la montagne chercher une fraîcheur relative. Jamais les marchands de combustibles n'ont vu leur commerce dans un pareil marasme. Mon vieux farceur d'amie de Corcelles-le-Jorat a beau offrir du sapin ou du fayard à cinq stères par moule, il ne vend plus une bûche et il sèche sur pied, avec son bois. Les maraîchers, les agriculteurs dont la récolte de regain paraît compromise, demandent de la pluie à grands cris. Ne pouvant plus se procurer une goutte d'eau fraîche, quelques abstiens songent à revenir au jus de nos coteaux. Bref, pour une période caniculaire, c'en est une de tout premier ordre. Et, au dire du *Messager boiteux* et du grand astrologue de Chillon, elle durera cinq semaines encore !

Mais avons-nous vraiment sujet de nous lamenter ? Songeons aux habitants des terres brûlées, des mornes régions sans forêts ni vergers, où ne miroite aucun lac, où n'a jamais retenti la chanson du moindre ruisseau ! Que ne donneraient-ils pas, eux, pour se plonger dans notre bleu Léman ! C'est le cas de le dire, nous ignorons notre félicité : voici la nappe d'eau la plus merveilleuse qu'on puisse rêver ; nous pourrions nous y rafraîchir chaque jour le corps et l'esprit, et c'est à peine si, arrivés à l'âge mûr, nous nous y trempions une demi-douzaine de fois par année.

Où prendre le temps de ces baignades quotidiennes ? me direz-vous. — Mais, vous répondrai-je, ne savez-vous pas que les gens très occupés trouvent le temps de faire tout, et qu'il n'y a que les oisifs qui n'aient pas de loisirs.

Le souvenir des étés où, écoliers, vous filiez au lac par le plus court chemin, s'est-il effacé ? Ce n'est pas croyable. On oublie son histoire ancienne, les noms des Pharaons, des papes et des empereurs ; on oublie son grec ou son algèbre ; mais on n'oublie pas le temps où, les reins ceints d'un de ces pagnes que les gamins lausannois appellent des *caches*, on menait une délicieuse vie d'amphibie.

A cet âge-là, les teintes légères de l'eau, les jeux de lumière variant selon le moment de la journée, la silhouette d'une barque à l'horizon vaporeux, le soleil plongeant dans l'onde lumineuse, tout cela ne nous disait encore rien. Le bonheur suprême consistait à vivre quelques heures entièrement libre, face à face avec la nature, à nous croire des Robinsons abandonnés à leurs propres ressources, ou de terribles Peaux-Rouges se faisant une pirogue de tout pour chasser le requin et le crocodile, ou se glissant comme des serpents dans les jungles des Pierrettes pour surprendre le tigre royal. Des bains, nous en prenions, sans doute,

puisque nous nous initions réciproquement à l'art de la natation, puisque nous allions avec un courage de héros à vingt ou trente brasses en avant nous juchér sur des îlots sous-lacustres portant les noms de Pierre-de-Quatre et de Pierre-de-Douze. Mais, pour ne point mentir, je dois ajouter que, certains jours, le finable de la grève nous paraissait préférable à toutes les séductions de l'eau. C'étaient de ces journées où nous revenaient les échos de quelque accident et où l'idée du danger nous empoignait malgré nous. Si quelqu'un de nous allait avoir la *crampe* en nageant au large ! Qu'était-ce que cette *crampe* ? nous ne le savions pas ; et c'est précisément pourquoi elle nous inspirait une même terreur à tous. Alors, en ces moments de trac, nous suivions l'exemple d'un camarade à qui sa mère recommandait chaque fois de ne pas faire des *vallances*, nous restions à terre, nous baignant dans le sable chaud, creusant des tranchées, détournant des canaux, allumant du feu, grignotant notre pain, rôtissant des escargots, à défaut d'autre gibier, et nous culottant la peau comme de vrais sauvages.

Et cela ne vous dirait plus rien, cette existence-là ? Mais, songez qu'Adam et Eve n'en ont pas mené une plus heureuse avant l'affaire de la pomme. Pourquoi n'y pas goûter de nouveau de temps en temps ? Pourquoi ne pas rafraîchir ses impressions d'enfance en pratiquant une aussi salutaire hygiène ? Vrai, on ne se baigne pas assez chez nous ; on ne fait au reste pas grand'chose pour nous faciliter cet exercice et ce plaisir. Et des milliers de personnes se privent ainsi d'une des meilleures jouissances que nous connaissons.

A l'eau ! pendant les chaleurs caniculaires ; à l'eau ! avant que l'âge vous cloue dans votre fauteuil ; à l'eau ! pour vous épargner une foule de petites incommodités et de bobos ; à l'eau bleue de nos lacs d'une si douce poésie ; à l'eau qui ragaillardit et rajeunit ; à l'eau ! à l'eau !

Je voudrais souhaiter aussi à notre Conseil communal lausannois, qui respire à peine dans sa salle surchauffée et sans air, de pouvoir tenir ses séances estivales sur les flots du Léman ; mais je serais taxé avec raison d'irrévérencieux ; on ne manquerait pas de dire que j'essaie de lui faire faire le plongeon et que si quelqu'un mérite d'être à l'eau, c'est celui auquel la température de ces jours a inspiré ces lignes. V. F.

Bancs pour s'asseoir.

Voilà un titre on ne peut plus naïf, direz-vous, pourquoi les bancs sont-ils faits, sinon pour s'asseoir !

Pas si naïf que cela, me permettrai-je de vous répondre ; il existe bel et bien, et tout particulièrement à Lausanne, des bancs qui ne sont pas faits pour s'asseoir : Voyez nos promenades.

Durant les belles et chaudes journées de l'été, des centaines de Lausannois et d'étrangers dirigent leurs pas vers les beaux ombras-

ges de Montbenon... Mais pourquoi nombre d'entre eux ne se reposent-ils pas immédiatement sous les grands tilleuls pour y jouir paisiblement de la fraîcheur ? Pourquoi les voit-on aller et venir, regardant à droite et à gauche comme des âmes inquiètes ?

Hélas ! parce qu'ils sont à la recherche d'un « banc pour s'asseoir ».

Mais il y en a en quantité sur Montbenon, on ne peut faire dix pas sans en trouver un, me direz-vous !

C'est parfaitement vrai, mais permettez-moi de vous faire observer que ces bancs ne sont point là pour s'asseoir ; les uns sont destinés à recevoir du sable ou du gravier, les autres sont encombrés de divers objets, entourés de poussettes et autres véhicules pour enfants.

Voulez-vous vous en convaincre ? allez vous promener sur Montbenon, dès les deux ou trois heures de l'après-midi, et cherchez un banc : vous irez vainement de l'un à l'autre, impossible de vous asseoir. Les bonnes, les mamans, les grand'mamans accompagnées d'innombrables moutards se sont emparés de la place. Pendant que les unes tricotent, que les autres allaitent ou mettent les bébés en situation de satisfaire à certaines exigences de la nature, d'autres moutards — les plus grands — qui sont venus les mains pleines de seaux, de pelles, et autres ustensiles en fer-blanc, recouvrent de sable et de gravier le banc dont ils disposent, avec une fiévreuse activité. Puis, variant leurs manipulations, ils creusent la terre, vont chercher de l'eau, et brassent le mortier qu'ils façonnent — sur le banc — en manière de petits pâtes.

Nous en avons vu qui ne se donnaient pas même le temps d'aller chercher de l'eau à la fontaine et qui s'en procuraient, tout naturellement, sur place. C'est plus vite fait.

Un jour, nous ne pûmes nous empêcher de faire observer à la gardienne de trois ou quatre moutards, combien il était peu convenable de permettre à ceux-ci de salir ainsi les bancs destinés aux promeneurs.

Mal nous en a pris.

C'était une grand'maman, qui n'avait plus que deux ou trois dents. Elle nous les montra, longues et menaçantes, en disant d'un ton acariâtre :

« N'avez-vous jamais été enfant, vous ?... D'ailleurs, ça nous regarde, Montbenon est aussi bien à nous qu'à vous !... »

Et, s'adressant aux enfants, elle ajouta : « Oui, mes chéris, faites vite des petits pâtes. »

En telle occurrence, essayez donc de vous asseoir.

Et pendant que les moutards sont tout entiers à leur affaire, la mère, assise à l'extrémité du banc et fidèle gardienne, veille à la fois sur la poussette, les gamins et les nombreux objets entassés sur la partie du banc restée libre : petits coussins, couvertures, mouchoirs, jouets, biberons, etc.

Encore une fois, allez donc vous asseoir, pauvres promeneurs !